



**HAL**  
open science

## “ Louise Michel, grande figure, grande famille ”, suivi de : “ Quand Louise Michel écrit... ”

Claude Rétat

### ► To cite this version:

Claude Rétat. “ Louise Michel, grande figure, grande famille ”, suivi de : “ Quand Louise Michel écrit... ”. La Chaîne d’union, 2017, 80, pp.18-29. <hal-03787336>

**HAL Id: hal-03787336**

**<https://hal.science/hal-03787336v1>**

Submitted on 24 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

**Claude Rétat, « Louise Michel, grande figure, grande famille », suivi de : « Quand Louise Michel écrit... »**

Ces deux articles ont été publiés en avril 2017 à l'invitation de *La Chaîne d'union* (n° 80, p. 19-29 et 31-36).  
Le texte d'auteur est publié ici (HAL).

*Résumé. P. 1-15. — À grande figure, grande famille... Les admirateurs se pressent à l'enterrement de Louise Michel (janvier 1905) et même se l'arrachent : ils aiment tous Louise Michel, mais ne s'aiment pas forcément entre eux. Parmi les diverses nuances de groupies, celle des francs-maçons, qui honore « sa » Louise Michel. Elle a été initiée quatre mois avant de mourir, en septembre 1904, dans une petite obédience avant-gardiste. Éclairage sur l'épisode, son déroulé, ses entours et ses discours.*

*Résumé. P. 16-21. — Quand Louise Michel écrit... et quand on veut bien lire l'écrivaine qu'elle fut, c'est une autre Louise Michel qui apparaît, au-delà ou en deçà des récupérations et des effigies : militante-écrivaine, fascinée par les « transformations » (la sienne, celle de la société, de la nature, du monde...), intuitionnant le « nouveau » dans sa radicalité de rupture, cherchant à agir sur l'imaginaire (le « rêve ») qui meut le réel, au moyen de la littérature et des mots.*

## **Louise Michel, grande figure, grande famille**

### ***Grande famille***

Au printemps 1904, courant la France en tournées pour l'anarchisme, Louise Michel meurt presque. Alitée à Toulon, condamnée, on s'arrache déjà la dépouille : entre Henri Rochefort, vieil ami infréquentable (boulangiste), qui veut prendre en main les obsèques, et les anarchistes, la situation est

tendue. Mais la mourante se relève, écrit avec exaltation ses impressions de mort vécue : la dispersion « dans les éléments », la perception intuitive des choses, une disparition du langage, « la pensée aussi se matérialise ; elle devient symbole ». Elle livre aussi des volontés dernières : « être enterrée sans aucune cérémonie religieuse, de quelque sorte que ce soit, au cimetière de Levallois-Perret [...] dans le caveau de ma mère, où il y a une place pour moi ».

Les voyages reprennent. L'agenda de septembre 1904 est frénétique, pour une revenante (le 12, Aubervilliers, le 14, Asnières, le 15 Montargis, le 18 Montluçon, le 21 Nevers, Alès le 25, Nîmes le 30...), *a fortiori* quand on sait qu'il s'y ajoute, le 13 septembre au soir, son initiation dans la loge « La Philosophie sociale », à la Grande Loge Symbolique Écossaise, et le lendemain, sa conférence dans la loge « Diderot », même obédience, sur la femme dans la maçonnerie. Elle a eu 74 ans en mai.

En octobre, elle va parler en Algérie. Rentrée en décembre, elle est à Toulon et Nice dans les derniers jours de 1904. À Marseille, elle s'alite (congestion pulmonaire), meurt le 9 janvier 1905.

La voici en route pour le cimetière de Levallois-Perret, où sont enterrés les Ferré (dont Théophile Ferré, l'ami, fusillé le 28 novembre 1871 par les versaillais, et Marie Ferré, sœur de Théophile, amie de Louise) et, depuis 1885, Marianne Michel, sa mère.

La voilà aussi tiraillée par la diversité des filiations ou récupérations, les admirateurs étant foule. Rochefort recule devant les anarchistes, leur laisse « promener » la dépouille. « Que viennent faire tous ces politiciens, ces féministes, ces socialistes ? » demande une militante. « Louise Michel n'appartenait pas seulement à l'anarchie, mais à la Révolution tout entière, sans se soucier des chemins qui y mènent », répond Sébastien Faure (19 janvier). Louise Michel arrive à Paris, en

train et cercueil, le samedi 21 janvier, pour être enterrée le dimanche.

Le déploiement policier et militaire est impressionnant, la foule encadrée de près. Le 23, *La Patrie* titre « Obsèques de Louise Michel : Incidents et Bagarres » : le journal, qui n'a pas de vraies bagarres à se mettre sous la dent, fait la part belle à l'accrochage entre anarchistes et francs-maçons. Le vénérable de la loge « La Philosophie sociale » accroche sur la bière « une étoile maçonnique de couleur bleu-ciel à laquelle était suspendue un triangle », on proteste : « Pourquoi vouloir donner un caractère maçonnique à son enterrement ? » Aidé de Charlotte Vauvelle, le frère accroche le grigri, le temps qu'un organisateur, Liard-Courtois, se précipite pour l'arracher (et le dépose sur l'autre char, qui porte les gerbes).

Cet incident causa une impression des plus vives.

— Louise n'appartenait à aucune caste, dit à mi-voix M. Sébastien Faure. Pourquoi l'accaparer au nom de la maçonnerie ?

Et M. Liard-Courtois ajouta :

— On sait ce qu'elle vaut votre maçonnerie !

Le « vénérable » de la Philosophie Sociale n'insista pas.

Par voie de presse, Liard-Courtois dément avoir dit « On sait ce qu'elle vaut votre maçonnerie », et précise s'être conformé « au passé de notre vaillante amie de ne donner à cette manifestation aucun caractère particulier », elle « appartenait à la grande famille révolutionnaire sans distinction d'école » :

Si elle était plus près de nous, les anarchistes, elle n'en avait pas moins manifesté maintes fois son désir de voir réunies en un commun effort toutes les fractions du parti révolutionnaire.

Louise Michel fut toute sa vie une anticléricale convaincue ; dans ces derniers temps, elle fut initiée à la loge « La Philosophie Sociale » ; les francs-maçons avaient donc droit à une place dans cette manifestation. Et c'est sans intention hostile à cette fraction de la grande famille, mais pour conserver à ces obsèques le caractère uniquement

populaire qu'elles devaient avoir que nous avons jugé  
nécessaire l'absence de tout emblème.

### ***Grand convent***

En septembre 1904, le Grand Orient tient son convent (11-18 septembre). Comme la grande presse l'indique ici et là il va y être question de la séparation de l'Église et de l'État.

Des délégués venus d'un peu partout s'y rendent. La Grande Loge Symbolique Écossaise, GLSE, en profite pour lancer, au même moment, une série de trois « Tenues Solennelles » (13-15 septembre), en vue d'« appeler l'attention de tous les FF.: (frères) sur la nécessité qu'il y a, à l'heure actuelle, d'ouvrir aux Femmes les portes des TT.: (temples) ». Ou encore, pour montrer aux « attardés » la santé d'une obéissance mixte. Dans son propre bulletin, la GLSE appelle cette salve de tenues son « convent ». L'effet d'amalgame fonctionne bien, au moins sur la presse antimaçonnique : *La Bastille* (de Copin-Albancelli), sous le titre « Compte rendu du Convent de Septembre 1904 par un F.:M.: (franc-maçon) » rend compte de la soirée du 13 à la GLSE.

Les trois soirées relèvent du stage intensif de féminisme maçonnique. Mardi 13 septembre, loge « La Philosophie sociale » : initiation de Louise Michel, Charlotte Vauvelle et Henry Jacob, bienvenue par Charles Malato, conférence sur « L'admission des femmes dans la F.: M.: (franc-maçonnerie) ». Le lendemain, loge « Diderot » : conférences de « la S.: (sœur) Louise Michel » sur « Le Féminisme », de Legrain sur « L'évolution des idées en M.: (maçonnerie) », de Madeleine Pelletier sur « L'idéal maçonnique ». Le 15, trois conférences : « La M.: (maçonnerie) doit-elle admettre les Femmes ? », « M.: (Maçonnerie) et féminisme », « L'éducation des femmes par la M.: ».

L'événement est relayé par le bulletin de l'obédience : trois numéros formant séquence (20 juillet 1904, 20 octobre 1904, 20 mars 1905), orchestrent l'idée, consignent les discours, dont celui de Louise Michel, publié en mars 1905, valant du coup *in memoriam*. Son initiation est racontée dans le second numéro. Rien sur les seconds couteaux, la fidèle Charlotte Vauvelle ou l'obscur Henri Jacob, — dont un Annuaire de la loge pour 1905 permet d'apprendre qu'il est limonadier 1 rue des Petits Carreaux : seul le journal antimaçonnique et antisémite *La Bastille* semble s'intéresser à lui pour vaticiner « la communion du fils d'Abraham avec la vieille prêtresse révolutionnaire dans le temple maçonnique » !

Le message, massif, revendique la mixité, l'admission des femmes en maçonnerie (dans toutes les obédiences), comme le socle même de l'action sociale. Démarche intrinsèquement anti-religieuse : la femme étant une proie pour l'Église, on ne peut détruire sans proposer un nouveau cadre. Se substituer aux structures dépassées pour réaliser l'émancipation des femmes, telle est la mission de la maçonnerie, si du moins cette dernière veut se maintenir vivante, car, « par une singulière aventure », elle se trouve de nos jours « servir les intérêts rétrogrades », diagnostique le frère Legrain : « elle est antiprogressiste et réactionnaire » (*Bulletin* d'octobre). Comment la maçonnerie, qu'il estime *a priori* devoir galoper en avant, se retrouve-t-elle de fait à la traîne du monde profane ? Parce qu'elle conserve la séparation des sexes, vieille erreur religieuse.

L'initiation de Louise Michel se trouve donc intégrée à un projet très articulé, dans un contexte bien défini. Elle *est* propagande : « cette femme qui a fait trembler la bourgeoisie pendant plus de trente ans » est « une réfutation vivante » des tenants de l'infériorité féminine, écrit Madeleine Pelletier. Cette conjonction d'une petite obédience, ambitieuse pour la maçonnerie, et de démonstrations d'éclat, n'est pas sans précédent. Si le fait même de l'initiation *in extremis* rappelle le cas Voltaire (reçu dans la prestigieuse loge des Neuf Sœurs deux

mois avant sa mort, en 1778), on peut penser ici, *mutatis mutandis*, au Rit Écossais Philosophique (disparu au cours du premier XIX<sup>e</sup> siècle), à son éphémère brio dans les années 1810, et au succès de publicité qu'il s'assure, fin 1808, grâce à la réception d'Askheri Khan, ambassadeur de Perse en visite à Paris, dûment médiatisée.

Née en 1880, par scission du Suprême Conseil, dans un mouvement de révolte contre les formes institutionnelles et l'emprise des hauts grades, fondée sur l'idéal du « maçon libre dans une loge libre », la GLSE connaît en peu de temps une vie mouvementée, que Françoise Jupeau-Réquillard a mise en pleine lumière dans ses ouvrages. En 1904 l'obédience qui initie Louise Michel, la Grande Loge symbolique Écossaise (dite « maintenue et mixte »), se compose des loges de la GLSE de départ (1880) qui n'ont voulu rejoindre dans les années 1890 ni la Grande Loge De France juste créée, ni la GLSE-« Droit humain ». Elle s'est restructurée à partir de 1897 autour de son président Raoul Urbain, ancien communard, et sa constitution s'est fixée en 1901 (consacrant l'existence de loges mixtes).

Madeleine Pelletier (1874-1939), initiée le 27 mai 1904 dans la loge « La Philosophie sociale », porte le combat pour l'admission des femmes. On connaît les textes où elle explique avoir fait entrer Louise Michel « afin de me servir de sa notoriété universelle comme d'un puissant levier pour la propagande de mes idées » : « j'organisais seule, pendant le convent de 1904, des ten. : (tenues) exceptionnelles qui eurent, grâce en grande partie à Louise Michel, un succès sans précédent. » Son but personnel : pouvoir, une fois initiée, « travailler efficacement à l'admission des femmes au G. : O. : (Grand-Orient) » Aussi souligne-t-elle chez Louise Michel un discours consonant : « Je serais entrée avec plaisir dans la Maçonnerie et depuis longtemps ; mais on m'a toujours dit que la femme n'y a pas une place égale à celle de l'homme » (voir le *Bulletin*, octobre et mars).

La loge où Louise Michel est reçue, La Philosophie sociale, où l'accueille son parrain Charles Malato (son compagnon d'exil en Nouvelle-Calédonie, son ami et camarade anarchiste), présente un profil typé, et très en phase avec elle-même. Outre qu'elle rejette radicalement toute « distinction de sexe de race ou de couleur », deux articles de son règlement sont parlants. L'un, qui inscrit l'anti-capitalisme dans ses fondations : la loge « travaille à l'émancipation complète de l'individu par la suppression des castes nobiliaire, sacerdotale, militariste et capitaliste » (art. 1). L'autre, qui institue que « le 18 mars de chaque année, ou dans la tenue la plus rapprochée du 18 mars, la Loge La Philosophie sociale commémore l'anniversaire de la Commune en une agape fraternelle. L'installation des officiers aura lieu, de préférence au cours de cette tenue » (art. 16).

Obédience, loge, individualités se rassemblent donc, outre le tronc commun communard et libertaire, sur la réclamation d'un *agir* maçonnique. Avec Louise Michel, arrive non seulement une actrice de la Commune, mais une « druidesse » et « barde » (selon ses termes) de la Révolution, ayant mission d'insuffler l'enthousiasme, de chauffer les cœurs, de crier « en avant », dans le sillage romantique de son maître Hugo (« *Ibo* ») et du nihilisme politique russe. La « sentimentalité » révolutionnaire de Louise Michel est bien connue et lui a valu d'être régulièrement éteinte par ses amis socialistes. Il est intéressant que cette voie du cœur, de l'exaltation, de l'instinct, bakouninienne d'inspiration, moquée par le socialisme « scientifique », trouve complicité, sur les derniers jours de la Grande Citoyenne, du côté d'une « jeune » maçonnerie qu'on classerait aujourd'hui comme « sociétale » en l'opposant sans doute, dans la confiance des préjugés, à une maçonnerie d'intériorité. Cette Louise Michel qui s'écrie dans la loge Diderot : « Éveillons, aidons les forces latentes », et qui a « reçu la lumière » la veille, est la même que celle qui déclarait ailleurs : « L'esprit révolutionnaire se communique par un travail obscur et qu'on ne peut suivre. C'est peut-être un

microbe ! »... , une part importante de ce « travail obscur », jamais reniée, affichée bien au contraire, consiste à penser, rêver, communiquer l'idéal à travers les paris tâtonnants du contact poétique, seul à pouvoir appréhender ce « progrès » qu'on croit à tort ne pouvoir être que positiviste au XIX<sup>e</sup> siècle, et qui recouvre pour Louise Michel la rupture absolue du « monde nouveau », les métamorphoses impensables de l'humain et du monde, le creuset de la mort.

### *Agir, parler, taire*

Madeleine Pelletier « se sert » de Louise Michel comme « d'un levier », Louise Michel se sert d'un nouveau lieu de parole. Les femmes actives font feu de tout bois. D'après *La Bastille* :

Un frère ayant demandé à Louise Michel pourquoi elle venait si tard à la Maçonnerie, elle lui répondit qu'on lui avait toujours dit que les femmes n'y entraient pas ou y avaient peu d'influence ; mais que maintenant qu'il y avait des loges mixtes, elle venait apporter son concours à la Maçonnerie pour le progrès et l'émancipation de l'humanité ; que nous étions dans un moment où il fallait grouper toutes les bonnes volontés, c'est-à-dire tous les hommes de progrès pour lutter contre l'assaut furieux de toutes les réactions.

Un autre frère lui ayant demandé ce qu'elle ferait s'il survenait une révolution, voici quelle fut sa réponse :

— J'irai toujours de l'avant. Si la Révolution a des idées plus hautes que la Maçonnerie, j'irai à la Révolution ; si la Maçonnerie a des idées plus hautes que la Révolution, je resterai à la Franc-Maçonnerie. (29 octobre 1904)

Faire parler Louise Michel au lendemain de sa réception (outre qu'il fallait se hâter pour raisons de santé) montre qu'on appelle en elle une femme de tribune. « Savoir, vouloir, oser, se taire, disait l'Égypte des sphinx ! Nous savons notre but, c'est la délivrance de tous, par tous, nous le voulons et nous l'oserons.

Quant à nous taire, c'est là où nous différons des sphinx ! », déclarait-elle en 1890 (*Prise de possession*). Le 14 septembre 1904 : « On manque d'enthousiasme : il ne suffit pas de savoir, il faut vouloir et agir. » Il n'est même plus question de prononcer le verbe « se taire ».

Parole... encadrée néanmoins, le soir même de l'initiation, à en croire une source manuscrite :

Comme la bonne Louise, non contente de remercier les francs-maçons qui l'avaient accueillie affectueusement, voulait entamer un discours de propagande, sa gouvernante [Charlotte Vauvelle] la supplia de s'arrêter, « Je vous en prie, allez vous reposer, hier vous étiez toute fiévreuse puis vous n'arrêtiez de dormir. » Puis elle l'enleva précipitamment ainsi qu'une tendre mère aurait fait de son bébé.

Le soir du 13 septembre, le temple de la GLSE était bondé, 500 personnes d'après le récit de Madeleine Pelletier (350 personnes d'après *La Bastille*). Le récit publié vaut pour ce qu'il transmet de Louise Michel, sous le bandeau, et aussi pour ce qu'en sélectionne la narratrice :

N'est-ce pas une honte pour la Maç.: (maçonnerie) qu'une telle femme ait pu répondre, à 69 ans et sous le bandeau des initiés : « Je serais entrée avec plaisir dans la Maçonnerie et depuis longtemps ; mais on m'a toujours dit que la femme n'y a pas une place égale à celle de l'homme ».

Point n'est besoin d'ajouter que l'illustre prof.: a subi avec courage et sincérité les épr.: morales ; dans la vie d'une femme comme elle une init.: pèse d'un poids bien mince. Dans ses réponses se dégageait nettement la citoyenne courageuse qu'elle a été toute sa vie, et à un F.: plutôt hostile qui lui demandait si elle croyait devoir tuer les gens qui ne pensent pas comme elle, elle a répondu : « Toute vie est sacrée et j'éprouverais la plus grande douleur à verser le sang d'autrui ; mais si nous étions en période révolutionnaire et qu'un meurtre fût la condition du triomphe de mes idées, je n'hésiterais pas une minute ».

Je connais L. : (Louise !) Michel depuis des années et j'ai déjà eu des preuves de sa très grande bonté. Tout ce qui vit et souffre excite douloureusement sa sensibilité exquise.

Comme Garibaldi elle réchauffe sous son manteau le pauvre chien et le pauvre chat jetés au ruisseau par des brutes dépourvues de pitié.

Du matin au soir des pauvres défilent chez elle et malgré tous les conseils on ne peut la persuader de se défendre tant soit peu contre leur envahissement. Au moment de la Commune elle devait également résister à son cœur pour prendre les armes.

« Lorsque je vis ces petits Bretons, me disait-elle, leur douce figure me faisait pitié et l'idée de tirer sur eux m'inspirait d'abord une grande répugnance ; mais ce furent eux qui commencèrent, alors je me dis que c'était le devoir et je déchargeai ma carabine. »

Ainsi que l'a dit Nietzsche, cet apôtre de l'énergie, le surhomme n'est pas l'homme insensible, mais celui qui tout en éprouvant la pitié la refoule en lui-même lorsqu'il y a un intérêt supérieur à infliger la souffrance.

La forte dimension justificative fait ressortir que l'apologie du meurtre (en tant qu'historiquement nécessaire) pose problème, point sur lequel Louise Michel n'a jamais dévié. Madeleine Pelletier ne fuit pas cet élément difficile et se montre au total très compréhensive (contre le frère « hostile »), par la reformulation finale, conforme (sauf le surhomme) à l'idée de Louise Michel. Ainsi *La Chasse aux loups*, roman de 1891, répète qu'il faut s'arracher le cœur, car « l'œuvre commune de la délivrance comprend maintenant non seulement savoir mourir mais savoir tuer ». On sent que ce point pose toujours problème (ce qui se comprend), quand on lit le portrait maçonnique de Louise Michel que dresse l'ouvrage de la GLFF en 2012 (*Louise Michel, une femme debout*, par D. Oberlin, N. Foussat et collectif) : « Bien que défendant les idées libertaires, Louise condamne de façon très ferme ces attentats meurtriers prenant ses distances avec les défenseurs de la dynamite et des récupérations individualistes. » Pourtant, le Ravachol de Louise Michel est un héros, les terroristes de la bombe lui apparaissent

comme les fils de la Commune, faisant couler le sang pour venger le sang. Plutôt que Louise Michel, remarquablement constante dans son discours héroïque et sacrificiel, c'est le mouvement anarchiste qui évolue, au début du XX<sup>e</sup> siècle, vers d'autres formes d'engagement (comme le syndicalisme).

La conférence de la nouvelle initiée, qui nous parvient par le *Bulletin* de la GLSE, le redit sous des formes à peine enveloppées : « Peut-être la violence devra-t-elle trancher ce conflit. J'ai assisté à Londres à une réunion de nihilistes. Il était curieux de voir ces hommes, non pas se réjouir de la mort de Plewhe, mais être satisfaits que l'humanité fût débarrassée d'un obstacle entravant sa marche en avant. » Wenceslas Plehwe, ministre de l'Intérieur russe, a été déshonoré par une bombe à Saint-Petersbourg, le 28 juillet 1904, l'attentat est imputé aux nihilistes. Actualité récente donc. Le discours de Louise Michel était le même en 1890, autour de l'assassinat de Seliverstov : « nous reconnaissons la nécessité d'ôter ces êtres comme on ôte des obstacles » (*La Chasse aux loups*).

Un autre point d'achoppement pourrait résider dans la question du vote. La nouvelle initiée déclare :

Nous n'avons pas à mendier ces choses mesquines qu'on appelle des droits politiques et qui vont disparaître avec la politique elle-même dans cette grande refonte faisant à l'Humanité une vie toute nouvelle. Qu'est-ce que le droit de déléguer tous les quatre ans un pouvoir nominal à des mandataires en comparaison du droit naturel de penser et de vivre sans maître en puisant dans la richesse devenue le patrimoine de tous.

« Déléguer tous les quatre ans un pouvoir nominal », sous la III<sup>e</sup> République, c'est élire les députés à la Chambre (lois constitutionnelles de 1875). « Votre vote c'est la prière aux dieux sourds de toutes les mythologies », écrivait-elle un peu plus tôt. Si la revendication en faveur du vote des femmes et de leurs candidatures lui paraît audible, pour le principe de la réclamation d'égalité, son objet ne vaut pas qu'on le défende : « Nous sommes des combattants et non des candidats »

(*Mémoires* de 1886). L'idée de « candidatures mortes » (présenter des morts aux élections) l'enchantait. « Nous [n'avons] jamais contribué nous autres femmes à peupler d'imbéciles les parlements » (*Mémoires* de 1890, rééd. 2015).

La conférence le 14 septembre 1904 garde donc des marqueurs libertaires aussi visibles que forts.

D'après *La Bastille*, après les questions le soir du 13 septembre, Louise Michel fut « admise à l'unanimité moins les voix de plusieurs francs-maçons du Grand Orient ». Le témoignage inédit d'Émile Mutin est intéressant, par sa bonhomie. Ce Haut-Marnais, ancien instituteur et adjoint au maire de Saint-Thiébaud, de sensibilité communarde, voit en elle avec émotion la Haut-Marnaise de Vroncourt, il est tout content d'aller l'embrasser le soir de son initiation. Il le raconte en 1937, dans une longue lettre, de frère à frère, à Lucien Descaves, romancier aux sympathies anarchistes et collectionneur :

Deux ans avant son décès [en fait quatre mois], elle demanda de faire partie de la franc-maçonnerie. Elle fut initiée à la Loge de la Rue Rondelet (rite écossais). C'est au cours de cette initiation que j'ai eu le vif plaisir de la rencontrer.

Son parrain était Charles Malato, écrivain bien connu, qui fut son compagnon de case à la Nouvelle. Au cours de la réception, Malato retraça les souffrances endurées là-bas : il rappela qu'une certaine nuit, les canaques insurgés donnèrent l'assaut à leur case ; déjà, ils pratiquaient une ouverture, lorsqu'une compagnie alertée les mit en fuite. Il s'en fallut de peu qu'ils ne fussent dévorés littéralement.

« Comment se fait-il que vous soyez demeurée en bons termes avec Rochefort ? » — Je me souviens plus de ses bons jours que de ses mauvais, au surplus, je le crois un peu dément. »

« L'on s'étonne que vous n'avez jamais songé à revoir Vroncourt, cette Haute Marne où vous comptez tant d'admirateurs.

— Je suis trop prise par l'action. Puis ma Patrie, c'est tout l'univers. »

Je lui demandai la permission de l'embrasser, elle accepta de bonne grâce, et ce geste reste un des bons souvenirs de ma vie.

### *Voix de Louise Michel*

La « figure » de Louise Michel n'appartient à personne, pas même à elle-même, et il est de sa nature même d'être douée de plasticité.

Injectée au panthéon maçonnique par une formation maçonnique hors-norme et aujourd'hui disparue, Louise Michel est sans conteste aujourd'hui installée comme une figure reconnue de « la » franc-maçonnerie, dotée d'une vie édifiante et parfois lénifiante de « maçonne sans tablier » (pour les 74 premières années de sa vie, dont il serait évidemment regrettable de devoir se priver). Sans la GLSE, « La philosophie sociale » et Madeleine Pelletier, pas de Louise Michel en tablier le 13 septembre 1904, et probablement pas non plus de fabrication a posteriori de la « maçonne sans tablier ».

La question que lègue à la maçonnerie la GLSE défunte, par son effort hardi de 1904 et son appel à l'anarchiste increvable, est peut-être justement celle des figures féminines en franc-maçonnerie, celle de la recherche et de la constitution de modèles. C'est à une histoire des représentations que les aventures de la GLSE & de Louise Michel peuvent et doivent convier.

Mais aussi, il y a une chance avec Louise Michel, c'est qu'elle est à la tête d'une œuvre considérable, tout ensemble littéraire et militante. Il est facile de l'entendre parler avec sa voix et ses rythmes : il suffit de la lire. Même si c'est un travail de lire et de comprendre, *a fortiori* des œuvres du passé, *a fortiori* des œuvres mues par un souffle récalcitrant aux conformismes.

À l'heure actuelle, Louise Michel est peu lue et peu connue. (À preuve ces *Fleurs et ronces* qui persistent à hanter les bibliographies récentes : écrites par une homonyme et parues à la veille de la guerre de 1914, ces poésies « de Louise Michel », mais une autre, invoquent Dieu pour le salut de la France, mettent en vers « les grandes manœuvres de 1912 »... tous indices qui pourraient mettre la puce à l'oreille.)

Rarement appréhendée dans la connexion de ses deux grandes amours : l'art (la littérature au premier chef) et l'action, cette éveilleuse d'« énergie », de « forces latentes » ou « inconnues », sait que l'énergie est obscure en son principe même : toute l'œuvre est là pour le faire comprendre au lecteur d'aujourd'hui. Avec ou sans tablier, peu importe ; l'essentiel étant qu'il ne fonctionne pas comme les feuilles de vigne autrefois distribuées par un pape.

Un mois après sa mort, dès février 1905, « La Philosophie sociale » organise une tenue d'hommage. Mais il existe un autre type de postérité, que la maçonnerie, — ou plutôt un maçon libertaire et artiste, ou un artiste libertaire et maçon, peut revendiquer. En 1905, Laurent Tailhade inaugure une entreprise d'*Œuvres* de Louise Michel, dont il produit et préface le tome premier. Les tomes suivants n'ont pas paru, l'entreprise n'en est pas moins remarquable. C'est le premier regard littéraire porté sur l'œuvre de Louise Michel en tant qu'œuvre. L'avertissement de l'éditeur (la Librairie internationaliste) donne le ton : « Nous avons trouvé plus conforme à l'esprit de sa vie tout entière, au lieu de la bronzifier comme un quelconque épiciier enrichi de province, de réunir ses œuvres inédites et de les publier »...

***En annexe, trois lectures en un clic :***

— *Bulletin de la Grande Loge Symbolique Écossaise*, 3 numéros (20 juillet 1904, 20 octobre 1904, 20 mars 1905), pagination continue.

Récit de l'initiation de Louise Michel le 13 septembre 1904, p. 29 et suiv. (n° du 20 octobre 1904).

Conférence de Louise Michel le 14 septembre 1904 dans la loge  
« Diderot », p. 36-39 (n° du 20 mars 1905).

Sur Gallica (BnF) : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8995139>

— Louise Michel, *Œuvres posthumes, Avant la Commune*, préface de  
Laurent Tailhade, Alfortville, Librairie internationaliste, Alfortville, 1905.

Sur Gallica (BnF) : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k82314m>

— Louise Michel, *Mémoires*, Paris, Roy, 1886. « Premier volume », et  
seul volume paru en librairie du vivant de Louise Michel.

Sur Gallica (BnF) : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k83088k?rk=21459;2>

### Quand Louise Michel écrit...

Laurent Tailhade, poète et anarchiste, inaugure, au lendemain de la mort de Louise Michel (1830-1905), la publication en recueil de ses œuvres. Même si elle s'est arrêtée au premier volume, l'entreprise avait deux enjeux majeurs. Donner à lire Louise Michel, lui donner la parole, avec sa voix, cela va directement contre l'entreprise de récupération qui voit le jour au même moment (une « autobiographie » en fait arrangée par un autre, Arnould Galopin, ami d'Henri Rochefort). De plus, il s'agit d'un volume de poèmes de jeunesse, avant la Commune. Or la « Vierge rouge » a la réputation d'être une ex-dévote, la presse le rappelle régulièrement, suggérant qu'elle n'a fait que passer d'une foi à une autre... Ici et là, on se plaît à rappeler d'elle des vers sur des schèmes bibliques ou liturgiques (ainsi un « *Rorate caeli* » de son crû...). Elle-même ironise : en 1881, quêtant au bénéfice des amnistiés, elle annonce par voie de presse qu'elle « tient à la disposition des journaux de la réaction », à raison de 20 francs la feuille, « quelques feuilles de vers bondieusards, écrits dans [son] jeune âge » : « De quoi me diffamer pendant huit jours ! Qu'importe ! Rira bien qui rira le dernier. » Sous cette rubrique elle vend un poème, « Saint-Just », peu bondieusard, comme on le devine à son titre (écrit sous Napoléon III il invoque l'ombre du révolutionnaire). — Mais au-delà de l'ironie, elle argue régulièrement de son évolution personnelle, tangible à travers ses écrits, comme preuve du chemin parcouru, preuve de l'évolution de l'être vivant, pensant, sentant : elle est la preuve que la Révolution passe par la transformation, mieux, *est* la transformation (et non pas un slogan doctrinal). L'écrit vit comme son auteur. Les *Mémoires* de 1890 (éd. La Découverte,

2015), originellement publiés en feuilleton, sont fascinés par cet échange du papier noirci et du vivant.

Pour la militante-écrivain(e), c'est précisément en vertu de cette notion de transformation (bien plus qu'une notion, du reste) que la politique se dégonfle et montre son vide, et que la littérature, ou plus généralement l'art, se revêtent de puissance. La transformation est ici la clé même de l'opposition entre réforme et révolution. L'opposition au vote, par exemple, n'est pas seulement un point de doctrine anarchiste. Pour Louise Michel, le vote est en somme une magie ou un culte *inopérants* : il ne *transforme* rien. Second Empire ou III<sup>e</sup> République : même chose. « Votre vote c'est la prière aux dieux sourds de toutes les mythologies » : « Pourtant, si cela vous plaît, prolétaires du monde entier, restez comme vous êtes — peut-être que dans une dizaine de mille ans vous aurez réussi à hisser au pouvoir trois ou quatre des vôtres ; ce qui vous fait espérer une majorité socialiste dans vingt-cinq à trente mille ans » (*Prise de possession*, 1890, nouvelle édition, l'Herne, mai 2017), objectif dérisoire, puisque politique : il s'agira toujours de pouvoir, lequel est identique au pouvoir.

Plus elle déprécie le politique (elle-même se revendique exclusivement de l'engagement « social »), plus la littérature et l'écriture lui sont des outils pour concevoir la transformation de l'humanité et du monde. La rupture qu'est la Révolution, l'irruption d'un « monde nouveau » auquel elle donne un sens fort (un monde en avant sur le nôtre, une autre humanité, pourvue de sens plus nombreux et plus fins, une autre époque de la géologie...), tout cela est un terrain d'obscurité pour « nous », les humains limités du présent. « Nous » n'avons pas les sens suffisants pour voir le futur dont nous sommes la préhistoire... Mais nous avons de quoi imaginer, intuitionner, sentir, pressentir. Toute *La Commune*, qu'elle publie en 1898 (27 ans après l'événement) est dans le frémissement d'une nouvelle Commune, internationale, qu'elle pressent, et refuse de s'enfermer dans une commémoration du passé. La littérature est

pour Louise Michel, viscéralement, un rapport aveugle et tâtonnant au futur. Elle est « spectrale » comme « nous » sommes « spectres » : pensé du point de vue du futur, tout le présent est présenté comme une nécropole, par une Louise Michel qui ne cesse de se dire morte-vivante. Habiter la mort (thème lancinant des *Mémoires*, en 1886, plus encore en 1890 et au-delà), c'est bien, pour elle, habiter la métamorphose.

Par la littérature se marque la profonde affinité de Louise Michel et de Bakounine (mort en 1876), autour d'un culte de l'inconnu et du geste anarchiste. André Reszler résumait ainsi le clivage qui s'est accusé après la première internationale (1864) : « Pour Marx la Révolution est pensée ; pour Bakounine elle est instinct » (*L'Esthétique anarchiste*, PUF). Du côté de Bakounine : le goût du fantastique, l'attrait pour les personnage de « fous », l'idéal d'être « impossible » (hors du formulable)...

Aussi, pas de granulé sec idéologique mais des prises de position qui engagent, indissolublement, l'action militante et une production de littérature, de rêve. La grève générale, par exemple, idée bakouninienne, dont Louise Michel se montre l'apôtre fanatique, motive à la fois la prédication militante et la production littéraire (au moins deux romans : *Le Claque-dents* et *La Chasse aux loups*, 1890-1891). La grève générale, sans caisse, c'est le saut dans l'inconnu, réclamé comme tel. C'est aussi ou c'était déjà le « rêve » de Spartacus, et c'est encore le rêve des femmes grévistes de la faim dans la Russie de la fin des années 1880 : toute l'histoire s'écrit ici, non par grandes dates, mais par une chaîne de grands rêves écrasés. Faire de l'histoire, pour Louise Michel, c'est, substantiellement, écrire le rêve, envers de l'histoire si l'on veut, son souterrain surtout (plein de communications, un souterrain est un réseau) ou encore son cimetière, au grand galop d'un imaginaire funéraire-germinatif. D'où l'inanité des cloisons mises, par une tradition de compilateurs, entre des textes qui seraient a priori des récits d'histoire (*La Commune*) et le reste de l'œuvre. Écrire le rêve, c'est en somme le rêve de Louise Michel, à travers une œuvre

aussi ambitieuse que débridée : écrire le rêve non seulement dans l'humanité, mais dans la matière animée, depuis les aspirations originelles du « protoplasme », la première chair obscure à s'agiter et à faire insurrection vers des états supérieurs.

Toute l'écriture de la Commune, loin d'inscrire Louise Michel dans un rapport simplement historique ou commémoratif à l'événement de 1871, bifurque en roman, sous la forme d'une uchronie, *La Chasse aux loups*, qui imagine, vers 1890, le retour du « spectre de mai » (c'est-à-dire de la semaine sanglante de mai 1871, où la Commune fut écrasée par les versaillais), les morts remontant du pavé, le sang venant « laver le sang » et ouvrir la voie au monde nouveau. Tout ce roman, dont l'objectif semble être de détremper la terre et de labourer les charniers, rêve en littérature une cosmogonie tellurique, où les miséreux (un « troupeau de *tramps* », c'est-à-dire de vagabonds, nous sommes à Londres), par une série de tableaux, de récits, de poèmes en prose, se confondent avec la boue et s'y repétrissent. Plus qu'une métaphore de leur misère, il s'agit d'une image de leur puissance de métamorphose et de genèse (Adam n'était-il pas de boue rouge ?). « Il y eut parmi les *tramps* échange avec la terre des effluves élémentaires », « Avril fermentent sous la terre il y aura de cette nuit des naissances élémentaires mêlées aux fermentations des blés » : je dirai, annonce le roman, « comment se condensent les nébuleuses pour former des soleils et des mondes — comment se transforme la matière humaine, comment tombe la pensée dans l'océan d'électricité universelle », bref comment se forment les mondes nouveaux (*La Chasse aux loups*, Classiques Garnier, 2015). La boue veut quelque chose, les morts germent (leitmotif de *La Commune*, en 1898), la révolution selon Louise Michel se fait au fond des organismes et des imaginations.

Sans la littérature encore, difficile d'appréhender le rapport de Louise Michel à la violence et aux attentats anarchistes des années 1890, et difficile de sortir du clivage des uns qui

voudraient la toiletter et des autres qui voudraient la vitupérer. Oui, c'est complexe, et oui, le tissu des textes rend compte de cette complexité. Sans la littérature, on perd tout de la dimension sardonique de Louise Michel, qui par exemple, en 1892, réfléchissant « à propos des explosions » pour éclairer la lutte sociale, montre en Ravachol un champion de la métamorphose et de l'évolution induite par la lutte pour la vie (notion darwinienne que les socialistes et les anarchistes sont en train de repenser au bénéfice de l'humanité) : il a simplement fait comme le brachyne, « pauvre petit coléoptère », que la nature a conduit à extraire de dessous ses ailes, pour se défendre contre les gros insectes, des « fusées » (exactement, un jet de gaz par l'anus). Question au cœur de la révolution : comment faire pour que les chassés chassent les chasseurs, pour que des dents poussent aux moutons, pour que les moutons soient des êtres qui mangent les loups ? (voir *La Chasse aux loups* et son dossier, Classiques Garnier, 2015). Comment faire pour que la faim donne vraiment les crocs ? comment faire pour communiquer « la rage » (un mot où communient Darien et Louise Michel, juste au moment où Pasteur commence à la guérir) ?

Par la littérature, Louise Michel, activiste inlassable dont la vie trépidante est bien connue, sait et ne sait pas comment on agit, sait et ne sait pas comment on transforme, et avance dans l'obscurité, à phrases rythmiques pour mieux chauffer l'électricité des cervelles. La littérature fonctionne à plein, chez elle, comme un agir ignorant du comment, aveugle et cependant certain. « L'esprit révolutionnaire se communique par un travail obscur et qu'on ne peut suivre. C'est peut-être un microbe ! », déclare-t-elle. Elle ne sait pas comment la Révolution marche : ce qui est en soi-même un savoir profondément bakouninien. « Je suis une artiste en révolution », dit-elle encore.

Alors peut-être qu'en lisant Louise Michel (dramas, poésie, romans...), le lecteur potentiel saura qui est Louise Michel, et en même temps, horreur ! malheur ! (surtout s'il a appris à séparer

méticuleusement les catégories, ou s'il a le tournis à l'idée que l'histoire pourrait dépendre aussi de l'imagination qu'on se fait de l'histoire), il n'en saura plus rien...

Claude Rétat

Creative Commons BY-NC-ND



Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification